

NOS CHEMINS SE SONT CROISÉS¹ ANNIE SUGIER & KAHINA BENZIANE

Une photo qui en dit long

Ce jour-là nous étions quatre militantes du mouvement de libération des femmes à discuter du féminisme avec Simone de Beauvoir. C'était au milieu des années 70. Nous nous appelions Cathy, Liliane, Anne et Annie. J'ai retrouvé par hasard le texte de nos échanges. Ils étaient retranscrits dans la revue *ARC*. Une photo de Simone de Beauvoir figurait en couverture, avec le titre « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes ».

Cette photo, je la connais bien. Elle avait été prise plusieurs mois auparavant dans l'appartement de la rue Schoelcher où nous étions quelques-unes à rencontrer régulièrement l'auteur du *Deuxième Sexe* pour faire le point sur les actions que nous menions dans les associations qu'elle avait accepté de présider. D'abord la Ligue du droit des femmes qui s'attaquait au sexisme sous toutes ses formes. Puis la Ligue du droit international des femmes afin de dénoncer le « relativisme culturel » qui justifie les plus grandes injustices à l'égard des femmes au nom du respect des religions, des traditions et des cultures. Comme si la notion de droits universels ne s'appliquait pas aux femmes.

La photo était signée de Jean-Loup Sieff, un grand nom de la photographie. Il avait centré l'image sur Simone de Beauvoir, agacé sans doute d'avoir dû partager son champ de vision avec les inconnues que nous étions. Ceux qui avaient retenu cette photo pour la couverture de la revue *ARC* avaient « achevé » le travail en ne conservant que le visage de Simone de Beauvoir et en découpant sur la droite et sur la gauche les visages des deux militantes les plus proches dont Anne Zelensky de laquelle on n'aperçoit qu'un œil et une mèche de cheveux.

Symboliquement, ce qui s'est passé avec cette photo traduit bien la façon dont Simone de Beauvoir cherchait à nous aider et les difficultés qu'elle rencontrait pour réussir dans sa démarche. Elle voulait nous faire bénéficier de sa notoriété alors que les médias, prisonniers du *star system* se refusaient à voir en nous celles qui prenaient le relais et qui commençaient à faire bouger les choses.

À la fois professeur et élève face à nous, Simone de Beauvoir faisait preuve d'humilité et de brusquerie. Pour ceux qui aujourd'hui liraient le texte de nos échanges à cinq voix, il est indéniable que c'est bien elle qui lançait la discussion. Non pas pour nous imposer son point de vue mais pour comprendre où nous nous situions par rapport à des questions qui lui semblaient fondamentales. Au cours de cet entretien, elle voulut d'abord planter le décor, comme un mathématicien le ferait en posant les hypothèses préalables à une démonstration :

« Il y a des points que nous ne discuterons pas parce que nous sommes toutes les cinq d'accord là-dessus. C'est d'une part, le fait qu'il y a une oppression des femmes qui est due au système patriarcal caractérisant notre civilisation ; d'autre part, que notre situation qu'on peut appeler inférieure — en tout cas moins avantageuse — n'est pas due à une fatalité d'ordre biologique, psychanalytique, ou d'aucune espèce. Nous récusons l'idée d'une nature féminine donnée qui nous condamnerait au rôle

¹ Témoignages d'Annie Sugier, présidente de la Ligue du droit international des femmes et d'une jeune femme d'aujourd'hui, Kahina Benziane.

d'opprimées, et c'est bien parce qu'il n'y a pas de fatalité que nous pensons pouvoir mener une lutte contre la situation qui nous est faite, contre ceux qui nous l'imposent. »

Par cette déclaration, Simone de Beauvoir marque bien cette rigueur qui lui était propre, qui avait quelque chose d'abrupt. Elle se distinguait en cela de la plupart de celles et de ceux qui ont abordé la question des femmes. Aucune fioriture, aucun faux-semblant, elle va directement au fait. Il y a bien un « problème » : les femmes sont opprimées et il n'y a aucune fatalité à cela. Ces postulats ne sont plus discutables après *Le Deuxième Sexe*. L'opprimé(e) ne peut construire sa libération que s'il reconnaît ces deux points.

Parce qu'elle va de l'avant, ce qui intéresse Simone de Beauvoir c'est de « définir » comment se caractérise la lutte féministe. Et les questions qu'elle nous pose restent encore aujourd'hui d'actualité. Comment la lutte des femmes contre leur oppression spécifique se relie-t-elle à celles qui sont menées contre les autres oppressions, en particulier la lutte des classes ? Par où les femmes doivent-elles passer pour progresser dans la société ? Est-ce que l'on exclut la possibilité pour chacune d'arriver dans le monde tel qu'il est à des postes importants ? C'est tout le problème de la promotion et des femmes alibis qui est posée alors même que les femmes ne sont pas déchargées de leurs fonctions domestiques traditionnelles. Autre question fondamentale : celle de la différence entre les sexes et de la « féminité », non pas liée à la biologie mais du fait de l'oppression, qui peut avoir développé des aptitudes particulières (écoute, sens pratique, relation au pouvoir différente...). Ces valeurs, faut-il essayer de les universaliser ou faut-il au contraire les refuser ? Faut-il tout rejeter, tout réinventer, même les arts et l'écriture ? Peut-on réellement recréer un outil culturel ? À ce propos, elle eut la réaction suivante :

« On a le droit de crier mais il faut que ce cri soit écouté, il faut que cela tienne debout, il faut que cela résonne chez les autres. »

Nos rencontres

Ce fut d'abord une rencontre « intellectuelle » par livre interposé. *Le Deuxième Sexe*, naturellement. Je ne me souviens plus de la date à laquelle cela s'est produit. En tout cas, c'était avant le renouveau de la lutte des femmes au cours des années 70. Féministe, je l'étais totalement et depuis toujours. Et pourtant, sans doute pour cela, ma réaction à la lecture de ce livre fut celle du rejet. Il me brûlait l'esprit. Il était comme une sorte de poison sans contrepoison. Je n'arrivais pas à supporter la description que faisait Simone de Beauvoir de la situation d'oppression des femmes. Alors que moi-même j'étais choquée par tout ce qui dans la culture, la religion, la vie quotidienne traduisait l'infériorité dans laquelle étaient maintenues les femmes. Ce qui me manquait, et que j'appelle le contrepoison, c'était la lutte des femmes pour en sortir. L'horreur de ce que décrivait Simone de Beauvoir était telle que cela écrasait tout ce qui allait vers la libération et à quoi je désirais adhérer. Quand, dans le chapitre sur les données de la biologie, elle commence par écrire les quelques lignes suivantes :

« La femme ? C'est bien simple, disent les amateurs de formules simples : elle est une matrice, un ovaire ; elle est une femelle : ce mot suffit à la définir. Dans la bouche de l'homme, l'épithète "femelle" sonne comme une insulte ; pourtant, il n'a pas honte de son animalité, il est fier au contraire si l'on dit de lui : c'est "un mâle". »

Je n'avais pas besoin de cette démonstration qui me tirait vers le bas mais je comprends aujourd'hui qu'elle était nécessaire puisque toujours et encore la société refuse de reconnaître qu'il y a un « problème ». Et c'est bien ce que voulait dire Simone de Beauvoir lorsque dans nos débats

pour la revue *ARC* elle affirme « sur ce point là nous sommes d'accord, n'y revenons plus ». Ce n'est donc pas par « le deuxième sexe » que je suis arrivée au féminisme mais par la revue publiée chez Maspéro « Libération des femmes – Année zéro ». Il y avait un prénom parmi les auteurs, celui de Anne. J'allais découvrir qu'il s'agissait d'Anne Zelensky. Il s'agissait bien là du point de départ d'un mouvement dans lequel je sentais que j'allais pouvoir faire quelque chose.

Ma véritable rencontre avec l'auteur du *Deuxième Sexe*, ce livre que je n'avais pas sut lire, eut lieu lorsqu'Anne, qui avait une longueur d'avance sur moi dans la lutte des femmes, me demanda de l'accompagner à l'une de ses réunions régulières avec Simone de Beauvoir.

J'ai parlé de cette forme d'humilité ou plutôt de respect à notre égard qui s'est manifestée par exemple lorsqu'elle prit le temps de nous parler avant de témoigner au procès de Bobigny. Le moment était grave, il s'agissait de défendre une jeune fille qui s'était fait avorter. Simone de Beauvoir avait été appelée par Gisèle Halimi parmi d'autres personnalités pour exprimer ce que nous clamions dans les rues. Elle nous demanda tout simplement ce que nous aurions souhaité qu'elle dise.

Avec cette même confiance à notre égard, elle accepta de présider des associations que nous lui propositions de créer. Les rencontres régulières que nous avions avec elle étaient un moyen pour nous de nous assurer que ce que nous faisons correspondait à son appréciation de l'actualité et des moyens de faire évoluer la situation des femmes.

Ces liens que nous avons réussi à tisser entre nous apparaissent clairement dans la préface qu'elle a écrite en introduction d'un livre cosigné par Anne Zelensky et moi-même sous le titre de *Histoire du MLF*². Anne et moi avons utilisé des pseudonymes pour signifier que nous n'étions que les continuatrices des pionnières de la cause des femmes en empruntant les noms de Flora Tristan et Christine de Pisan. Dans sa préface, Simone de Beauvoir écrit à notre propos :

« Deux femmes semblables à beaucoup d'autres, différentes en ceci seulement qu'elles ont ressenti avec une force exceptionnelle le servage de la femme et qu'elles ont mis un exceptionnel acharnement à tenter de libérer leurs sœurs. »

C'est l'occasion pour Simone de Beauvoir de raconter les événements qui ont marqué le nouveau féminisme (à commencer par l'action d'août 70 à l'Arc de triomphe pour la femme du soldat inconnu, le *Manifeste des 343 salopes* qui ont avorté, les journées de la mutualité contre les violences faites aux femmes, la foire des femmes) ainsi qu'une forme de structuration de l'action du mouvement de libération des femmes, avec la création de la Ligue du droit des femmes, la dénonciation des violences contre les femmes en général, tout comme de la violence contre les femmes battues ou les femmes violées en particulier. Mais surtout elle développe les thèmes des débats qui vont parcourir le mouvement des femmes, ceux-là même qu'elle évoque dans la revue *ARC*. Elle conclut cette préface par ces quelques lignes :

« On voit que ce livre n'a rien d'anecdotique, il vous jette d'emblée au cœur des problèmes que pose la naissance d'un mouvement révolutionnaire : car pour moi il est hors de doute que la décolonisation de la femme implique un bouleversement radical de la société. »

Le nouveau féminisme, il me semble qu'elle l'a vécu comme un cadeau inespéré. Une façon sans doute de dépasser le sentiment profond qui nous habite toutes face à la « cause des femmes » et que traduisent les premières lignes du *Deuxième Sexe* :

² Pisan A., Tristan A., *Histoire du MLF*, Paris, Calman-Lévy, Paris, 1977.

« J'ai longtemps hésité à écrire un livre sur la femme. Le sujet est irritant, surtout pour les femmes ; et il n'est pas neuf. La querelle du féminisme a fait couler beaucoup d'encre, a présent elle est à peu près close : n'en parlons plus. »

Une façon de s'indigner de devoir soulever le fardeau, d'avoir à affronter ce qui ne devrait plus exister, ce qui n'aurait du jamais exister : l'oppression des femmes, et c'est tout l'objet du *Deuxième Sexe*.

Par-delà la mort

Le 4 octobre 2002 en fin d'après midi à Vitry-sur-Seine en région parisienne, au pied d'une tour de la cité Balzac dans un sordide local à poubelles, se produit l'insupportable. Sohane Benziane, une jeune fille de 17 ans, après avoir été aspergée d'essence par un garçon de la cité menaçant de l'enflammer avec un briquet, est soudain transformée en torche vivante et vient s'effondrer sur la pelouse qui borde la cité. Elle mourra deux heures plus tard. C'est une punition délibérée et non pas un dépit amoureux. Sohane aura payé de sa vie son refus de se soumettre au diktat d'un petit caïd de banlieue qui lui refusait le droit de circuler librement sur « son territoire » simplement parce qu'il avait eu un différent avec le petit ami de Sohane.

Ce drame deviendra le symbole des violences extrêmes dont sont victimes aujourd'hui les jeunes filles des cités. En avril 2003, en hommage à Sohane, c'est de Vitry que partira la marche des jeunes femmes de l'association Ni Putes Ni Soumises.

Plus de 20 ans se sont écoulés depuis la mort de Simone de Beauvoir. Pourtant, elle occupe encore à ce point nos pensées que de façon inattendue dans ce drame elle apparaîtra comme un recours.

Tout commence quelques jours après la mort de Sohane. La France est sous le choc. Le silence des politiques est total. Ce sont les amies de Sohane, celles qui l'ont vue mourir, qui organisent, avec le soutien de la mairie de Vitry, une marche silencieuse. Au milieu de la foule, les sœurs de Sohane, Kahina et Wahiba, portent le portrait de leur sœur. Elles sont pétrifiées par le chagrin. Mais ce jour-là, Kahina se révèle, prend le micro, crie sa colère et sa révolte. Elle deviendra pour les médias au cours des mois et des années qui vont précéder le moment du procès l'image même de la sœur courage, comme dans les tragédies antiques, celle qui refuse l'oubli. C'est elle qui fera appel à la Ligue du droit international des femmes.

C'est elle qui me parle pour la première fois de cette plaque déposée par la mairie en souvenir de Sohane à l'endroit où elle est morte avec la mention « pour que les garçons et les filles vivent ensemble dans le respect et l'égalité ». C'est bien mais ils ont oublié de rappeler que pour en arriver là il aura fallu qu'une jeune fille soit brûlée vive. La plaque étant régulièrement saccagée, Kahina me demande d'en faire fabriquer une nouvelle incassable et avec la mention « morte brûlée vive ». Cependant, lorsque je demande à la mairie de pouvoir déposer cette plaque au pied de la cité Balzac, je me heurte à un refus. La crainte de traumatiser les habitants du quartier est trop forte. Le dépôt de cette plaque devient un combat : il n'est pas question de passer sous silence les conditions de la mort de Sohane. Quand il s'agit d'un résistant qui a été fusillé dans une rue de Paris, la plaque commémorative mentionne bien les circonstances de sa mort. Pourquoi lorsqu'il s'agit des femmes voudrait-on nous faire croire qu'il ne s'agit que d'un fait divers ? Sohane n'est-elle pas une résistante d'aujourd'hui ?

À la veille du premier anniversaire de la mort de Sohane, que faire de cette plaque pour obtenir gain de cause ? C'est alors que j'ai pensé à Simone de Beauvoir. Au cimetière Montparnasse et à cette tombe blanche toute simple. Par-delà le temps, les générations, les cultures, les catégories sociales, ce serait le plus fort des symboles. La rencontre entre celle qui a pensé la libération des femmes et une toute jeune fille qui a osé croire qu'elle était libre et qui en est morte. Avec l'accord

de Sylvie Le Bon de Beauvoir, les sœurs de Sohane vont déposer la plaque en souvenir de Sohane sur la tombe de l'auteur du *Deuxième Sexe*.

La plaque restera pendant plusieurs mois sur la tombe de Simone de Beauvoir avant d'être déplacée pour être déposée dans différents lieux au cours de manifestations menées afin d'obtenir qu'un lieu porte le nom de Sohane. Elle devint ainsi pendant près de trois ans « la plaque errante ». Et il fallut attendre l'année 2005 pour qu'elle soit enfin placée à Vitry sur une plateforme qui porte le nom de Sohane. La même année, dans le XV^e arrondissement de Paris, un centre d'animation a été baptisé du nom de Sohane où a été également déposée une plaque en souvenir du combat de cette jeune fille d'aujourd'hui.

Encore une fois, la notoriété de Simone de Beauvoir nous aura aidées. Au cours du procès, l'histoire de la « plaque errante » viendra en appui de la cause de Sohane et la Ligue obtiendra que pour la première fois en France l'acte de torture et de barbarie dont elle a été la victime soit reconnu comme un crime sexiste.

Mais ce n'est pas encore la fin du chemin et nous aurons échoué s'il n'y a pas de relève parmi les jeunes femmes d'aujourd'hui. Voilà pourquoi j'ai demandé à Kahina, la sœur de Sohane, d'écrire à la suite de mon analyse son propre témoignage. Elle s'est révélée féministe, dans une génération qui croyait « le problème » résolu.

Dans le texte qui suit, Kahina répond à ma question: que sais-tu de Simone de Beauvoir ?

« *Moi aussi je l'ai rencontrée.* »

« Pour être tout à fait honnête, je ne connais pas grand-chose de Simone de Beauvoir, ou simplement le peu de choses que nos pauvres manuels scolaire ont bien voulu dire. C'est donc à la suite de l'assassinat de ma sœur et par l'intermédiaire d'Annie Sugier que, d'une certaine façon, j'ai aussi rencontré Simone de Beauvoir, comme Annie a pu rencontrer ma sœur à travers moi.

Annie, le soutien tant attendu, est également devenue une formatrice et un exemple à suivre. J'ai compris les raisons du combat des femmes, et son historique. Le sens du mot féminisme je l'ai saisi à travers les nombreuses actions que des militantes ont menées. Ce mot trop souvent utilisé à tort et à travers, employé comme une insulte, galvaudé par certains, ignoré par d'autres, j'ai appris à le respecter. Comme bon nombre de jeunes et moins jeunes, j'ignorais quasiment tout de la condition de femmes et je n'arrivais pas à avoir une vision globale de la violence érigée contre elles. Alors que les violences faites aux femmes se manifestent de plusieurs façons et qu'elles touchent toutes les femmes, toutes origines sociales confondues, toutes appartenances religieuses ou non, qu'elles soient noires ou blanches, pauvres ou riches. L'oppression des femmes ne fait pas de discrimination même s'il est beaucoup plus facile de vivre, il faut bien l'avouer, dans un pays démocratique laïc et d'appartenir à une catégorie sociale et économique élevée.

J'ai donc compris qu'il y avait plusieurs façons de militer.

- Que le véritable courage lorsqu'il vous arrive une atrocité ce n'est pas de continuer à vivre, mais de faire en sorte que cela change.

- J'ai également compris que pour se faire entendre, il faut privilégier le dialogue et repérer inlassablement les situations intolérables pour les dénoncer et protéger nos droits, faire de la pédagogie une action.

- Enfin, militer est avant tout un acte de non-violence, et l'on ne doit pas être aveuglé par la haine et la vengeance dévastatrice.

- Il faut aider toutes celles et ceux qui se battent et qui sont en difficulté.

Pour conclure, le féminisme c'est avant tout : non pas prendre le pouvoir, comme bon nombre de personne le pensent, c'est-à-dire imposer une supériorité des femmes sur les hommes, mais

tout simplement sortir une bonne fois pour toutes de cette domination infernale que la société, que les hommes, que les héritages culturels religieux font peser encore sur beaucoup trop de femmes.

Malheureusement, la route est longue ! Et en lisant *Le Deuxième Sexe*, j'ai eu la désagréable impression de lire un état de lieux de la situation actuelle des femmes. À mon grand regret, son analyse me donne la sensation qu'elle est intemporelle. Pire encore, aux difficultés déjà identifiées par Simone de Beauvoir, s'en ajoutent de nouvelles. En effet, si en France, être une femme libre est rentré dans les mœurs, le système et certaines personnes, nous font payer cette liberté. Combien de jeunes mères sont délaissées par le père... Combien d'entre nous souffrent du célibat qui offre tous les avantages aux hommes, combien de femmes souffrent du manque de fermeté de la part de la justice, combien de femmes souffrent du chômage et dans le cas où elles ont un travail combien d'entre elles, encore trop nombreuses, sont accusées de prendre la place d'un homme, sans parler de celles -si peu nombreuses- qui occupent des postes à responsabilités !

La tâche est ardue, mais l'héritage laissée par toutes ces femmes, qui pour certaines ont payé de leur personne et parfois de leur vie ce combat pour la liberté et l'égalité, est d'une valeur inestimable car il tend à nous garantir la paix entre les hommes et les femmes. »

Annie Sugier & Kahina Benziane